Problèmes théoriques du travail de terrain

Mortéza MAHMOUDIAN
Université de Lausanne

0. RÉSUMÉ

On peut concevoir le terrain comme concept englobant tous les aspects de l'observation et de la collecte des données. Omniprésent, le phénomène « terrain » présente des aspects épistémologiques, théoriques et techniques. Le présent exposé se propose d'examiner certaines techniques d'enquête, et de les ramener aux principes théoriques qui les sous-tendent. Les problèmes techniques considérés sont : réaction comportementale, jugement intuitif, coexistence de techniques différentes dans une même enquête, dimensions individuelle et sociale, fiabilité et distorsion des données.

Nous considérons que la structure linguistique étant complexe et hiérarchisée, et comportant des strates multiples et hétérogènes, les techniques ne peuvent être évaluées de manière absolue; leur validité est fonction de multiples facteurs dont le but recherché et la ou les strate(s) visée(s).

1. LE TERRAIN OMNIPRÉSENT

Si l'on conçoit le *terrain* dans une acception large, le concept couvre tous les aspects de la recherche qui ont trait à l'observation et à la collecte des données. Ainsi conçu, le terrain est omniprésent. Ce, même chez les chercheurs qui

croient et/ou déclarent n'y porter aucune attention. Ainsi, celui qui a recours à des données – tels que des énoncés ou des phrases d'une langue – se donne une source où puiser les faits recherchés. Dans les travaux où l'on ne s'intéresse guère aux problèmes de terrain, cette source est l'intuition ou l'introspection du sujet-descripteur. Certains indiquent explicitement cette source (par exemple Milner), alors que chez d'autres, sa pertinence n'est qu'implicitement admise (par exemple chez Ducrot ou Martin).

Le terrain – c'est-à-dire l'observation et la collecte des données – ne prend toute son importance, n'acquiert le statut d'un problème théorique que si l'on admet que l'introspection du descripteur n'épuise pas les faits linguistiques, et qu'elle ne peut fournir que des données partielles et des lacunes non négligeables.

2. ASPECTS DU TERRAIN

Dans une telle conception, le phénomène « terrain » se présente comme complexe, et comportant des aspects non seulement techniques mais aussi théoriques et épistémologiques. On peut présenter cette trichotomie de la façon suivante.

Au niveau épistémologique, nous nous interrogeons sur les voies d'accès à la connaissance de notre objet d'étude (le langage, en l'occurrence) : comment savons-nous que notre connaissance est valable ? Comment acquérir une connaissance objective ? Comment échafauder une théorie adéquate ? Et ainsi de suite.

Dans le bref exposé qui suit, nous ne nous proposons pas d'en débattre¹, nous bornant à rappeler que les techniques adoptées ont des implications qui passent outre les options théoriques et qui relèvent du niveau épistémologique. Ainsi le débat sur la validité des jugements intuitifs du sujet parlant est en étroite liaison avec d'autres questions, à savoir : la recherche scientifique doit-elle viser l'objectivité ? La démarche de la recherche doit-elle être inductive ou déductive ? Les

¹ Nous nous en sommes expliqué ailleurs. Cf. *Le contexte en sémantique*.

phénomènes mentaux sont-ils susceptibles d'étude scientifique ?

Face à ces questions, les chercheurs ne sont pas unanimes; les positions diamétralement opposées d'un Bloomfield et d'un Chomsky en la matière en donne une bonne illustration.

3. PROBLÈMES TECHNIQUES

Les problèmes techniques ne sont pas de notre propos ici. A diverses reprises, nous avons eu l'occasion de nous pencher là-dessus. Disons simplement qu'ils sont très importants, méritent intérêt et réflexion; et surtout qu'ils ont des implications en amont, c'est-à-dire aux niveaux théorique et épistémologique.

On peut admettre que la question fondamentale au niveau technique est « Qu'observer et comment ? ». Celle-ci a de multiples ramifications dont voici quelques exemples : faut-il observer le comportement ? Comment le faire ? Faut-il observer l'intuition aussi ? Que faire en cas de décalage entre les données comportementales et les données intuitives ? Interroger l'informateur ou pas ? Comment formuler les questions ? Que faire des hésitations et contradictions contenues dans les réponses ? Etc.

Pareilles questions techniques n'ont pas de réponse en soi, hors de toutes options théoriques. Les solutions techniques ne peuvent être fondées que dans un cadre théorique. Autrement dit, toute procédure technique repose sur des principes théoriques, déclarés ou implicites. Aussi, à la question « faut-il observer l'intuition ? », on peut répondre par oui ou non, selon la perspective théorique où l'on se place. Dans ce cas particulier, des réponses diamétralement opposées ont été données. Qu'on pense à Bloomfield (qui rejette le recours à l'introspection tant de l'informateur que du descripteur) et à Chomsky qui prône de fonder l'observation des faits de langue sur l'introspection du descripteur.

En l'occurrence, les options théoriques seraient les suivantes. Le refus de l'introspection par Bloomfield est fondé sur sa conception du langage humain : partant du principe

théorique que les mécanismes linguistiques ne sont pas conscients, et que l'être humain n'a pas les moyens d'observer les processus psychiques, Bloomfield s'estime fondé d'interdire tout recours à l'intuition. A l'opposé, l'introspection est considérée comme un moyen adéquat pour l'observation des phénomènes linguistiques par un Chomsky, dans la mesure où il postule que la structure linguistique est un ensemble de règles intériorisées et que le sujet parlant y a accès.

Dans la suite, nous examinerons les procédures techniques, en les ramenant aux principes théoriques qui leur sont sous-jacents. Nous espérons ainsi exposer clairement ce qui fonde nos techniques d'enquête.

4. DIVERGENCES ÉPISTÉMOLOGIQUES

Avant d'examiner par le détail ces problèmes théoriques, de brèves remarques sur nos positions épistémologiques s'imposent. La relativité de l'opposition objectif/subjectif a de nombreuses conséquences dont voici quelques-unes qui ont une pertinence dans cette discussion : il n'y a pas de connaissances qui soient d'une validité absolue, c'est-à-dire des connaissances totalement objectives, entièrement indépendantes de la subjectivité du sujet connaissant. Le développement de la connaissance scientifique s'inscrit dans un mouvement de distanciation de plus en plus poussée par rapport à la subjectivité. Dès lors, il n'y a pas de théorie – linguistique, pour ce qui nous concerne – parfaite, d'une part et d'autre part, les failles infimes d'une théorie n'en justifient pas l'abandon total. Il se peut qu'une théorie, inadéquate sous certains aspects, contienne des vues éclairantes sous d'autres.

5. QU'OBSERVER ET COMMENT ?

Revenons aux techniques d'enquête et aux choix théoriques qu'elles impliquent. La question « Qu'observer et comment ? » est fondamentale. De la réponse à cette question dépendent bien des procédures adoptées. Tous les chercheurs ont une position face à cette question, même ceux qui ne la posent pas

explicitement. En fait, considérer que ce problème relève du simple bon sens, c'est admettre que les faits linguistiques sont des données sensibles et immédiates, et que le chercheur n'a qu'à les observer. C'est confondre fait brut et objet scientifique. Or, l'objet scientifique est un construit et le contour qu'il prend dépend des techniques utilisées. Le débat vise dès lors à déterminer quelle est la bonne technique d'observation et quel est le « vrai » contour de l'objet. A ses débuts, la linguistique structurale² y a consacré de longues controverses qui avaient pour enjeu le choix entre deux types de données : jugement intuitif et réactions comportementales. Il serait intéressant de voir quel crédit on peut accorder aux thèses soutenues par les uns ou les autres, avec quelques décennies de recul. Examinons d'un peu plus près ces positions.

6. JUGEMENT INTUITIF

Prenons l'intuition du sujet parlant et la place qui lui revient dans la recherche linguistique. Peut-on, doit-on avoir recours au jugement intuitif du sujet parlant comme critère dans l'analyse linguistique ? A ses débuts, la linguistique structurale opposait un refus catégorique à l'intuition. En toute conséquence, un tel refus conduirait à l'abandon de toute étude portant sur la signification. Qui plus est, l'étude du signifiant phonique serait réduite à l'examen de ses seules propriétés physiques. Ce qui entraînerait l'abandon de toute perspective phonologique, étant donné que pour mettre en évidence l'identité phonologique, on est amené à recourir au signifié (ex. : *ton* a un sens différent de *don*) et/ou au jugement d'identité ou de différence émis par le sujet (ainsi : le premier son de *camp* est-il le même que celui de *gant* ?) Dans la pratique, personne ne s'est conformé à l'orthodoxie antimentaliste. Il convient de remarquer que cette thèse part d'un malentendu : autant la connaissance scientifique doit être indépendante de la subjectivité du chercheur, autant la subjectivité de l'usager est partie intégrante de l'objet de la linguistique.

² linguistique structurale au sens large y compris GGT & les courants post transformationnels.

Dans sa pratique, le descripteur voulant exclure tout recours à l'intuition fonde ses analyses sur ses propres jugements intuitifs. Pratique qui est dans certaines limites adéquate.

7. RÉACTION COMPORTEMENTALE

Ceux qui récusait les critères intuitifs proposaient qu'on les remplace par le recours aux réactions comportementales. Cette proposition n'a jamais été sérieusement suivie. Et quand on tentait de la mettre en oeuvre, on ne s'attachait pas à observer systématiquement les comportements correspondant aux énoncés; simplement, on agissait comme si l'on connaissait pour tout énoncé linguistique, les réactions comportementales qu'il susciterait. Ce qui est un autre biais pour introduire la subjectivité du descripteur. Subjectivité d'autant plus pernicieuse que le descripteur cherche les données dans sa propre conscience linguistique tout en les attribuant au comportement du sujet parlant.

Le débat sur le choix entre jugements intuitifs et réactions comportementales n'a rien perdu de son intérêt; certains changements terminologiques en cachent la continuité et les prolongements. Ainsi dire que la linguistique travaille sur les traces, revient à reconnaître que ce sont les réactions – verbales ou non verbales – du locuteur-auditeur qui fournissent (en tout ou en partie) les critères d'analyse. Cette position a une parenté évidente avec celles du behaviorisme des années 30-40. De même, ceux qui se proposent d'étudier les opérations mentales (argumentatives, inférentielles, etc.) partent de l'idée que les faits psychiques peuvent être saisis par l'introspection du locuteur-descripteur; il y a là une affinité manifeste avec les positions taxées de mentalistes et vilipendées par Bloomfield.

8. INTUITION VS COMPORTEMENT, QUELLE ISSUE ?

La façon dont la question est généralement posée limite indûment le choix des réponses; comme si la voie intuitive,

une fois adoptée, devait être l'unique accès aux données. Et *vice versa*, reconnaître la pertinence des données comportementales interdirait tout recours aux jugements intuitifs. Il en résulte un inconvénient majeur : les tenants de chaque position peuvent citer des faits d'observation susceptibles d'une explication dans leur cadre théorique; mais ils sont incapables d'expliquer les exemples auxquels la partie adverse applique sa thèse avec un certain bonheur. Et le débat reste sans issue.

Une autre façon de poser le problème serait d'admettre que comportement et intuition sont tous deux pertinents, mais pas nécessairement dans les mêmes conditions ni au même degré. Considérons l'observation des phénomènes sémantiques. Trois voies semblent possibles. On constate que parfois, il est plus aisé d'accéder au sens d'un mot (tel que *sapin, crayon, cheval,...*) par recours au comportement (par monstration, par exemple). On remarque que dans d'autres cas, le même moyen est inopérant. Peut-on faire saisir par monstration le sens d'un mot comme *envoûtement, logarithme* ou *croyance* ? Dans la négative, pour appréhender le signifié, force est de recourir au jugement intuitif de son interlocuteur : que signifie *logarithme* ? Qu'entendez-vous par *envoûtement* ? Etc... Dans d'autres cas encore, l'intuition et le comportement offrent des possibilités comparables pour l'observation du sens; ainsi *chaise* dont on peut expliciter le sens soit en montrant l'objet soit en décrivant l'image mentale qu'on en a : un objet qui sert de siège, qui a quatre pattes, un dossier, ...

Si tel est le cas, il est légitime et indispensable que le chercheur de terrain fasse usage selon le cas de l'une ou l'autre technique. L'utilisation alternée de différents moyens pour collecter des données, sur le plan technique, a son pendant sur le plan théorique, c'est-à-dire dans la conception même de la structure linguistique : la langue est dotée d'une structure non pas simple et unique, mais bien complexe et comportant de multiples strates. Il en découle que pour observer différentes strates de la structure, diverses techniques peuvent et doivent être employées. Tant que la théorie attribuait à la langue une structure simple et homogène, il était normal qu'elle cherche à définir une technique d'observation simple et unique. La

question mal posée – « comportement ou intuition ? » – a son origine dans le concept mal formé de structure.

9. FLOU ET INDÉTERMINATION

Même si l'on reconnaît la pertinence et la complémentarité de l'intuition et du comportement dans la quête des données observables, nombre de problèmes reste posé. Il se peut que nos informateurs ne soient pas en mesure de donner une réponse claire et nette à l'une ou l'autre question. Il arrive que l'un dise oui alors que l'autre répond par la négative à la même question. Ceux qui travaillent sur le terrain en rencontrent des cas fréquents et parfois embarrassants. Que faire des hésitations de l'individu interrogé ? Et que dire là où la population enquêtée se divise en deux fractions, donnant chacune une réponse différente ?

Le travailleur de terrain ne peut se désintéresser des phénomènes variables. Il doit certes les distinguer de ce qui est constant, mais non pour les jeter aux orties. A maints égards, les faits variables sont précieux et riches en informations. En les étudiant, nous pouvons répondre à des questions importantes comme : Comment les variations sont-elles réparties dans les classes sociales et dans l'espace ? Quel est le statut social de telle ou telle variante ? Jouit-elle de prestige social ? Est-elle considérée avec mépris ? Quelle est son extension dans la communauté ? Dans quelle mesure les variantes d'une langue permettent-elles ou entravent-elles l'intercompréhension ?

Quel est le statut de ces variations dans une optique théorique ? Certes, les causes du flou et de l'indétermination peuvent être multiples : le fait visé peut être tabou; la question peut être ambiguë; ou encore, elle peut être claire pour certains informateurs, mais pas pour tous; etc... Considérons le cas où il n'y a ni tabou ni ambiguïté. Faut-il imputer l'indétermination aux lacunes et aux imperfections de nos techniques d'enquête ? Oui, aurait répondu le structuralisme classique. La réponse aujourd'hui serait plus nuancée : pas nécessairement. Dans maints courants théoriques, on conçoit la structure des langues comme relative et hétérogène; en ce sens qu'à côté des règles

strictes et des contraintes rigides, il y a des zones moins structurées. Dans ces zones, on trouve des éléments flexibles et malléables; ici, les langues offrent des latitudes dans l'usage. D'où l'existence des variations et de tous les -lectes : idiolectes, sociolectes, régiolectes,...

Ce sont pareilles considérations théoriques qui fondent et justifient l'intérêt que porte le travailleur de terrain aux faits de variation. Elles encouragent aussi les recherches visant ce qui se passe dans les zones où les phénomènes linguistiques sont mal ou peu structurés.

10. INDIVIDUEL VS SOCIAL

La collecte des données rencontre un autre problème : peut-on, doit-on se borner à réunir et décrire les phénomènes linguistiques provenant d'un seul et même individu parlant ? Doit-on passer outre les habitudes individuelles et recueillir des données d'un groupe quelque peu représentatif ? Dans leur pratique, les hommes de terrain font usage de l'une ou l'autre procédure selon l'objet à l'étude et la finalité de la recherche. Dans certains cas, un même chercheur est amené à recourir aux deux.

Que pourrait-on en dire dans une perspective théorique ? N'y aurait-il pas conflit ou incohérence à utiliser diverses techniques pour l'analyse linguistique ? Notons d'abord que chacune de ces options a ses qualités et ses défauts. Les matériaux provenant d'un seul idiolecte ont plus de chance d'être homogènes et de révéler une structure plus rigoureuse. C'est ce qui a conduit certains structuralistes à décréter que l'objet de la description ne peut être qu'un idiolecte. Mais le but de la description linguistique est-il de faire apparaître une structure pure et dure ? Ou bien de mettre en évidence les mécanismes qui régissent l'usage d'une langue ? Dans ce dernier cas, la description se doit d'intégrer l'ensemble des éléments – unités ou règles – qu'utilise une communauté linguistique, qu'ils soient dotés d'une structure forte et contraignante ou d'une structure lâche et flexible.

Dès lors, on pourra dire qu'aucune des deux techniques n'est en soi ni supérieure ni inférieure à l'autre. Selon l'objet

étudié et le but visé, l'une ou l'autre peut être plus ou moins efficace ou adéquate. Par exemple, le recours à l'idiolecte s'impose si l'on cherche à dégager les phases successives par lesquelles passe un enfant (en tant qu'individu donné) dans l'acquisition du langage. En revanche, le sociolecte est indispensable si l'on veut savoir dans quelle mesure et par quels moyens la communication linguistique est assurée entre deux fractions d'une communauté ayant chacune ses spécificités dialectales. Autre exemple : le descripteur qui se propose d'esquisser à grands traits le contour général d'une langue n'a guère besoin de réunir des données auprès d'une population représentative; un seul informateur ferait son affaire. A l'opposé, quand l'objectif est de décrire par le menu détail les structures fines, les nuances infimes, le recours à un groupe de locuteurs s'impose.

Cette disparité technique trouve sa justification dans le principe théorique que toute langue comporte, à côté des éléments de structure rigoureuse, d'autres éléments faiblement structurés. Il s'ensuit que dans la zone de structure rigoureuse, les éléments linguistiques ne varient pas d'un individu à l'autre; dès lors, les habitudes individuelles sont un reflet assez fidèle des pratiques sociales. Il n'en est rien des marges d'une structure linguistique, caractérisées par des nuances fines, des régularités restreintes et d'amples variations. Nombre d'analyses sémantico-pragmatiques souffrent de ce défaut : on cherche à cerner les structures fines sans s'assurer que les régularités inférées de l'introspection d'un individu sont valables pour d'autres locuteurs aussi.

11. OBSERVATION ET BIAIS

En se rendant sur le terrain, le chercheur espère obtenir des données de première main grâce à l'observation de la langue dans son usage réel, dans son milieu – pour ainsi dire – naturel. Or, la présence même d'une personne étrangère au milieu risque d'altérer celui-ci et biaiser les données. C'est un paradoxe bien connu et longuement débattu. Dans ces conditions, quelle valeur attribuer aux données réunies au

cours d'une enquête, comment les apprécier ? Appréciation qui soit théoriquement fondée.

D'abord, du constat que le dispositif d'enquête peut biaiser les données, les linguistes tirent des conclusions différentes selon leurs présupposés théoriques. On y trouve des positions diamétralement opposées et toute une gamme intermédiaire. A un extrême, se situent ceux qui jettent un discrédit total sur tout ce qui provient d'enquêtes. A l'autre, on rencontre le chercheur qui accorde une validité absolue à tout phénomène attesté dans l'usage effectif d'une langue ou dans le jugement intuitif d'un sujet. Entre les deux pôles, on a ceux qui se refusent à occuper une position extrême. Ici, il y a ceux qui *ad libitum* utilisent l'une ou l'autre technique, sans chercher à les justifier. Une autre démarche consiste à choisir, en consultant le domaine empirique, les procédures d'observation les plus adéquates, d'une part ; et à confronter les outils techniques aux concepts théoriques afin de comprendre les causes structurelles de cette adéquation d'autre part. C'est dans cette optique que nous tenterons d'examiner quelques-uns des aspects techniques et des implications des pratiques de terrain.

12. INTERROGER L'INFORMATEUR ?

S'il est vrai que la présence de l'enquêteur et ses questions risquent de biaiser les données recueillies, ne vaut-il pas mieux renoncer à interroger l'informateur ? Que les conditions d'enquête exercent une influence sur les données recueillies est évident. La littérature linguistique contient une multitude d'exemples du décalage entre les faits de langue consignés lors d'une enquête et ce qu'on a eu l'occasion de rencontrer « hors micro ». En conclure qu'il faut abandonner l'enquête n'est certes pas une solution. Cet abandon a pour conséquence qu'on se borne à sa propre introspection. Or, les dangers de l'introspection sont bien plus grands que ceux qu'on encourt dans une enquête.

Il convient d'abord d'élucider la question pour y apporter une réponse pertinente – c'est-à-dire une solution qui ne soit ni un repli sur les positions classiques ni ne conduise à ignorer les évidences. La façon dont le problème a été posé

semble prendre pour acquis que le sujet parlant fait une utilisation « naturelle » – et unique – de sa langue; et que la présence de l'enquêteur l'empêche de se comporter « naturellement ».

13. VARIÉTÉS LINGUISTIQUES ET HIÉRARCHIE STRUCTURALE

Or, l'existence d'un usage homogène et unique est plus que problématique. L'expérience quotidienne montre – et de nombreuses recherches sociolinguistiques le confirment – que l'usage de la langue n'est pas le même quand on s'adresse à un enfant, à un collègue, à une personnalité en vue, etc. L'usage varie aussi selon l'objet du discours et le lieu de l'échange. Ce serait mal poser la question que de demander : lequel de ces usages est l'usage « réel » ? Correspond à la « vraie » structure ? Car, tous ces usages appartiennent à la langue; chacun reflète un aspect de la réalité linguistique; le recours à l'un ou l'autre, loin d'être anarchique, obéit à des règles – conscientes ou inconscientes. Le vrai problème est de déterminer la place qui revient à chacune dans la structure de la langue : laquelle des variétés est prestigieuse ? Laquelle, déconsidérée ? Dans quelles conditions le sujet a recours à l'une ou l'autre ? Laquelle a la plus grande extension dans la communauté ? Et ainsi de suite. Une description quelque peu exigeante de la langue prend en compte chaque usage et lui assigne une place dans la hiérarchie sociolinguistique.

Une telle conception fonde et explique certaines techniques utilisées dans les enquêtes linguistiques. Elle peut en outre suggérer des techniques complémentaires. Ainsi, si je sais que variétés linguistiques et circonstances de communication sont corrélées, je pourrai essayer de créer les conditions propres à la réalisation d'une variété déterminée. Des expériences montrent que si l'attention du locuteur est sollicitée par une tâche concomitante, sa production langagière tend vers le registre le plus familier. Ce fait peut être mis à contribution quand l'objectif de l'enquête est d'obtenir l'usage familier et non la variété endimanchée, ce qu'a fait Labov en demandant des récits de danger de mort.

14. REPÉRAGE DES BIAIS

Nous venons de traiter d'un aspect de la question : la réponse du sujet parlant n'est-elle pas biaisée ? Cette question a un autre aspect qui peut être reformulé ainsi : comment apprécier ce qui a été altéré dans la réponse ? Ainsi posée, la question part du principe que tous les éléments faisant l'objet d'une enquête ne subissent pas nécessairement de biais, et que le biais subi est d'ampleur variable. Rappelons d'abord la nature de l'influence que peuvent exercer les circonstances de l'enquête sur les données recueillies : il s'agit en l'occurrence du remplacement d'un élément d'un usage (courant, par ex.) par un élément d'un autre (prestigieux). Pour qu'un tel processus se produise, une condition au moins doit être remplie : l'élément en question doit avoir des variantes concurrentes. Or, toutes les unités linguistiques n'ont pas de variantes. Ainsi, à côté de *repas*, *nourriture*, on a des termes comme (*le*) *manger*, *mangeaille*, *bouffe*, *boustifaille*, etc. Pour *viande*, on connaît des variantes comme *bidoche*, *barbaque*, *carne*. Existe-t-il des variantes pour *chaise* ? Ou pour *mur* ? Nous n'en avons pas rencontré.³ Il en découle que les zones susceptibles de distorsion peuvent être repérées. Ce qui, au niveau de l'élaboration des techniques d'enquête, implique que le chercheur connaissant les zones de variation de la structure linguistique peut se douter dans quels domaines le biais risque de se produire, et prendre – lors de l'élaboration des techniques d'enquête – les dispositions qui s'imposent.

15. COMPLÉMENTARITÉ DES TECHNIQUES

Revenons aux variétés linguistiques socialement marquées. Nous avons laissé entendre que, de crainte de se faire déconsidérer, le sujet parlant fournit l'effort de remplacer son usage quotidien par l'usage de prestige. On conviendra qu'il y

³ Une autre condition serait que les variantes soient différemment marquées du point de vue de leur statut social. Or, ce n'est pas toujours le cas. Mais nous ne nous apesantirons pas là-dessus, le cadre restreint du présent exposé ne permettant pas d'en discuter dans le détail.

a là quelque exagération. Le sujet parlant ne se sent pas menacé de mépris quand – dans les échanges linguistiques avec les siens, dans son propre milieu social – il a recours à son usage familier. Le sentiment de menace existe à partir du moment où il se trouve en face d'un locuteur, étranger à son milieu et qui – selon des indices apparents – provient d'une classe sociale prestigieuse. C'est dire que la substitution de l'usage de prestige à l'usage familier ne se produit que dans des circonstances particulières.

Ce constat a des implications non négligeables au niveau technique : le protocole d'enquête doit comprendre des mesures pour que – lors du déroulement de l'enquête – ne se manifestent pas ces indices (quelle qu'en soit la nature : tenue vestimentaire, couleur de la peau, ...). C'est ainsi que dans certains cas, des équipes de recherche ont été amenées à former des enquêteurs noirs pour étudier les spécificités linguistiques des locuteurs noirs.

Pareilles dispositions techniques ont à leur tour une « moralité » au niveau théorique : les techniques d'observation n'ont pas toutes la même influence sur l'objet observé. Dès lors, on peut faire varier la technique d'observation pour savoir si une propriété constatée est induite par l'outil d'observation. On a de bonnes raisons de considérer qu'une propriété est inhérente à l'objet quand le phénomène observé demeure inchangé malgré les changements des techniques d'observation. Il faut cependant reconnaître que l'influence de l'observateur sur l'objet observé n'est jamais nulle; et que par des techniques peaufinées, on parvient à réduire considérablement cette influence.

Noter enfin que le paradoxe de l'observateur n'a rien de spécifiquement linguistique; d'autres sciences empiriques se sont penchées là-dessus : une des issues adoptées est le recours à des techniques complémentaires.

16. REMARQUES FINALES

On voit que le problème « terrain » touche à divers domaines et pratiques, et a des conséquences et ramifications multiples. Nous avons pris certains aspects dont nous avons essayé

d'élucider les implications théoriques, les perspectives techniques et leurs interrelations. Mais nombreuses sont les questions pertinentes en la matière que nous n'avons pu examiner, dont : Comment formuler les questions ? Comment observer les réactions comportementales ? Que faire des hésitations et contradictions contenues dans les réponses ? Et des décalages entre réactions comportementales et jugements intuitifs ? Et l'énumération peut être prolongée à souhait. Nous n'aurons pas l'occasion d'en discuter ici. Nous voudrions cependant terminer avec des remarques sur deux points.

i. Nous avons dit plus haut que les positions du structuralisme classique étaient exagérées, en ce qu'il attribuait une objectivité absolue aux matériaux collectés par enquête. Et que ce faisant, il considérait comme nulle et non avenue l'influence des conditions d'enquête – dont la présence de l'enquêteur – sur les données recueillies. C'est là un abus qu'il faut redresser. Autrement dit, il convient de tenir compte de la distorsion engendrée par ces circonstances. Dans le prolongement de ces critiques, des études ont été consacrées à l'interaction entre protagonistes de la communication et au rôle qu'elle joue dans les variations des faits observés. Or, on constate que les facteurs qui sont sources d'influences subissent eux aussi certaines influences lors des interactions. Certains en tirent la conclusion que l'objet de la linguistique est créé dans et par l'interaction. Il y a toute une analyse à mener pour expliciter la terminologie – que veut dire objet ? est-ce un fait brut ? ou un construit ? – et lever les malentendus possibles; ce que nous ne pouvons entreprendre ici. Ces conclusions – telles que nous les comprenons – frisent la position idéaliste où la toute puissante interaction crée non seulement l'objet du discours, mais également les rôles « locuteur » et « interlocuteur ». Position qui se trouve en contradiction avec le concept même d'interaction : pour qu'il y ait interaction il faut des actants liés entre eux par leur action réciproque.

ii. Il ressort de ce qui est dit ci-dessus – cf. § 15 – que l'observation parfaitement neutre et totalement objective n'est qu'un leurre. Partant de ce constat, certains chercheurs prônent d'agir en sorte que l'informateur se reconnaisse un certain pouvoir, un certain droit de regard et de décision dans le

domaine pour lequel il est sollicité. On reconnaît là le thème d'*empowerment*, pour lequel nous ne connaissons pas d'équivalent terminologique en français. Qu'une telle prise de conscience ou prise de pouvoir soit souhaitable est évident. Le problème est de savoir si l'enquête est l'occasion propice à de telles actions. En se plaçant au point de vue du chercheur, on peut se demander ce que la recherche scientifique aurait à y gagner. L'argument présenté est en substance ceci : puisque subjectivité il y a, ajoutons-en encore un peu pour favoriser que le sujet se reconnaisse un pouvoir. Or, des épistémologues confirmés – comme Piaget ou Granger – considèrent que le progrès de la connaissance scientifique va de pair avec une prise de distance de plus en plus marquée par rapport à la subjectivité.

Selon toute vraisemblance, il s'agit dans les deux cas d'une réaction forte à une thèse exagérée; réaction qui conduit à une position également exagérée mais dans le sens opposé. Mais faut-il jeter l'enfant avec l'eau de bain ?